

LES INROCKUPTIBLES

In Vino Veritas

Musicale et aquatique, la mise en scène par Jean Bellorini de l'univers rabelaisien fait crépiter les imaginations. Heureux qui comme Panurge et Pantagruel ont fait un long voyage en quête de l'oracle qui dit la Vérité et loge, comme il se doit, sur l'île de la Dive Bouteille, vérifiant l'adage in vino veritas... Heureux public, surtout, qui suit leurs pérégrinations, jouées, chantées, nagées, commentées, soliloquées ou pataugées par une troupe juvénile de musiciens, chanteurs et acteurs dont l'ardeur sur le plateau est bien à la hauteur de la vigueur des écrits de Rabelais, censurés et interdits en leur temps. On ne le rappellera jamais assez, alors que l'intégrisme catho frappe depuis des mois artistes et directeurs de théâtre... Ecartant d'entrée de jeu les poncifs accolés à son auteur par une scène préliminaire, dite "Le Papier Cabinet", tirée du chapitre hautement scatologique de Gargantua, *Les Cents et Une Manières de se torcher*, Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière ont plongé dans le *Quart Livre* de Rabelais avec alacrité pour un prodigieux voyage dans la langue qui s'avère aussi une épopée truculente dans les rouages de la machine théâtre.

Une fois le rideau de scène ouvert, on découvre un plateau recouvert d'eau qui explique la tenue des acteurs, en cirés jaunes et bottes en caoutchouc d'un bout à l'autre des deux heures du spectacle qui passent plus vite qu'une étoile filante dans un ciel d'été, tandis qu'au lointain batteur et guitariste accompagnent les interprètes dans une ambiance rock'n'roll qui n'empêche pas d'entendre Purcell ou Gabriel Faure par la voix splendide et tombée du ciel de Gosha Kowalinska. Une scénographie liquide qui renvoie tout autant aux *Misérables* de Victor Hugo précédemment mis en scène par Jean Bellorini dans *Tempête sous un crâne* - « Les théâtres sont des espèces de vaisseaux retournés qui ont la cale en haut » - qu'à la conviction du metteur en scène que la singularité du théâtre repose sur sa capacité à créer « des images avec rien et à se raconter des histoires » : « Parce que je place l'artisanat théâtral, sa machinerie et l'aveu de sa féerie au coeur de l'imaginaire auquel ouvre une représentation » tenue à bout de bras par les acteurs, ces médiums de l'imagination qui « se trouvent sur une crête ténue entre incarnation et narration ».

Du miroitement de l'eau sur les murs du théâtre à la magie de costumes qui dégringolent des cintres pour revêtir les acteurs, on est sous le charme ; jusqu'au final assumé par le public par la grâce de ses applaudissements qui tiennent lieu de chute à cette phrase de l'oracle aux côtés de Panurge : « De la fontaine sacrée sortit un bruit semblable à celui que fait une forte pluie d'été tombant soudainement. Alors nous entendîmes. »

Fabienne Anvers

